

La fabrique de l'homme politique

Alain Juppé

Celui qui espère être le candidat de l'UMP à la prochaine élection présidentielle tombe le masque et assume : oui, il a été élevé dans l'idée qu'il était le meilleur ; certes, cet orgueil lui a joué des tours ; cependant, la raison ne l'a pas toujours emporté sur la passion. Juppé serait-il un spécimen romantique, limite fleur bleue ? À vérifier !

PROPOS RECUEILLIS PAR VIRGINIE ROELS

CAUSETTE: L'élément fondateur en politique ?

ALAIN JUPPÉ: 1958, lorsque le général de Gaulle refait irruption dans le paysage politique. J'avais 13 ans, j'étais collégien à Mont-de-Marsan [Landes] et mon frère, qui avait dix ans de plus que moi, faisait son service militaire en Algérie. Ma mère était terrorisée, d'autant plus qu'il était dans une unité combattante. Nous n'avions pas de nouvelles, pas de lettres de lui. J'étais dans ce bain d'inquiétude et, tout à coup, le général de Gaulle est revenu sur la scène politique.

L'image ?

A. J.: Celle de cet homme qui dit aux Français : « *Je vous ai compris* », et qui les entraîne dans la direction où ils ne voulaient pas forcément aller [l'indépendance de l'Algérie, ndlr]. Parce qu'il a sa vision, parce qu'il voit que c'est l'évolution historique des relations entre la France et l'Algérie et parce qu'il est capable, une fois de plus, de forcer le destin.

« Je vous ai compris », une phrase ambiguë : les pro-indépendantistes comme les anti-ont pensé qu'elle leur était destinée !

A. J.: C'est peut-être cela qui fait un grand homme politique ! Être capable d'une forme d'ambiguïté...

Passage à l'acte politique ?

A. J.: Lycéen, j'ai créé l'Association des jeunes littéraires et musicales montoises, pour organiser des concerts, rédiger un petit journal. J'avais envie d'exister, de sortir du rang pour occuper une place, si ce n'est la première...

Pourtant, vous n'êtes pas très show off !

A. J.: Je suis peu expansif. Même après trente ans de

vie politique, je suis encore timide et toujours stressé lorsque je dois m'exprimer en public.

Vous avez aussi l'image du bon, trop bon élève qui a bien du mal à admettre que la raison ne l'emporte pas toujours sur l'affect...

A. J.: C'est un assez bon diagnostic ! J'ai une forme d'orgueil. Depuis la sixième jusqu'à la terminale, j'ai eu le prix d'excellence chaque année. Le jour de la distribution des prix, quand je rentrais du lycée à vélo, j'avais du mal à ficeler tous les bouquins remis aux lauréats tant j'en avais reçu. Cela, sans doute, conditionne, peut-être même que cela intoxique.

Alors, la raison l'emporte sur l'affect ?

A. J.: Pas toujours : à 15 ans, j'avais un bureau dans ma petite chambre sur lequel il y avait une pierre d'opaline noire. J'ouvrais la fenêtre, la lune se reflétait sur l'opaline, j'allumais des bougies et j'écrivais des poèmes à longueur de soirées en écoutant de la musique romantique. Quand je faisais des détours sur le chemin du lycée pour passer devant le domicile d'une jeune fille dont j'étais amoureux sans jamais avoir osé le lui déclarer, ce n'était pas un comportement tout à fait rationnel.

Chirac dit de vous que vous êtes le « meilleur d'entre nous ». Étiez-vous aussi le fils « idéal » ?

A. J.: Mon père était un homme un peu rude, pas très bavard, qui n'avait pas été au-delà du certificat d'études ; pas renfermé, mais discret, presque un peu complexé vis-à-vis de moi quand il me voyait faire des études. Je me souviendrai toujours de sa dernière nuit, que j'ai passée avec lui dans sa chambre d'hôpital. On s'est mis à parler, et c'était la dernière fois... C'était aussi l'une des premières, un choc profond. Ma mère était très différente, dévorante. Mon père l'appelait « *la tsarine* » : pour elle, si je n'étais pas le premier, ce n'était pas parce que je ne pouvais pas, mais parce que je ne voulais pas. J'ai connu cette tension. Elle rêvait pour moi d'études de médecine. Elle a été déçue quand je lui ai parlé de l'ENA, car cela ne lui « parlait » pas !

15 août 1945 : naissance à Mont-de-Marsan (Landes)
1983-1995 : adjoint de Jacques Chirac à la mairie de Paris
1993-1995 : ministre des Affaires étrangères
1994-1997 : président du RPR
1995-1997 : Premier ministre
1995-2004 : maire de Bordeaux
1997-2004 : député de la Gironde
2004 : condamné dans l'affaire dite des « emplois fictifs de la mairie de Paris »
2005-2006 : exilé au Canada, il enseigne à l'École nationale d'administration publique
Depuis 2006 : maire de Bordeaux
2010-2012 : ministre de la Défense puis des Affaires étrangères
2014 : candidat à la primaire de l'UMP pour l'élection présidentielle de 2017

Le maire de Bordeaux en déplacement à Angoulême, en Charente, pour soutenir le candidat UMP aux municipales, le 27 mars 2014.

Avez-vous essayé d'être le meilleur jusqu'à la mort de vos parents ?

A. J. : J'ai été assez vite confronté à la réalité ! Ma première expérience politique, en 1978 dans les Landes, a été celle de l'échec. Et de la trahison. En l'occurrence, un ami de la famille qui me dit « *Je t'ai fait sauter sur mes genoux quand tu étais bébé, tu fais partie de la famille, tu peux compter sur moi, je te soutiendrai* » et qui, un mois avant le scrutin, se présente contre moi ! Très vite, je me suis rendu compte que je n'étais pas le meilleur.

Dans votre livre¹, vous racontez les procès². Comment avez-vous géré cette mise au ban ?

A. J. : Grâce aux miens. J'ai toujours été accompagné dans ces moments-là par les êtres que j'aimais, et notamment par Isabelle, mon épouse. Et puis j'ai une forme de dureté...

Votre boussole en politique, c'est elle ?

A. J. : Elle a beaucoup d'influence sur moi. Après chaque démission, le premier coup de téléphone que je passe, c'est à elle. Elle a une lecture assez critique : « *Tu n'aurais pas dû dire cela à tel moment* » ; « *Là, tu t'es enervé* » ; « *Là, c'était pas bien...* » Après je lui dis : « *Mais globalement ?* » Elle me répond : « *Ah ! c'était très bien.* » Je préférerais qu'elle commence par la fin ! [Rire.]

Elle formule d'autres critiques ?

A. J. : Il y a deux manies qu'Isabelle ne supporte pas : la première, celle d'interrompre les gens ; la seconde, c'est celle de regarder ma montre. Au point qu'un jour, lors d'une campagne, elle me l'a confisquée. Elle m'a ensuite offert une montre à gousset, qui était plus difficile à sortir de ma poche.

Compliqué de savoir ce qu'il faut être, ne pas être, dire, ne pas dire ? Toujours tenir compte de l'opinion ?

A. J. : L'opinion, il faut la comprendre, sinon on se plante, mais il ne faut pas toujours l'accompagner. Parfois, l'homme politique doit dire : « *Non, voilà la bonne direction, ce n'est pas moi qui vous suis, c'est vous qui me suivez.* » Même si l'opinion dominante est différente, parce que c'est l'intérêt général et parce que nous sommes élus pour l'incarner.

Diriger, c'est parfois faire des compromis. Comment se débrouille-t-on avec sa conscience quand on doit serrer la main d'un dictateur ?

A. J. : Il n'y a pas longtemps, j'ai refusé de voir Paul Kagame, le président du Rwanda, parce que j'estime qu'il s'est livré à une falsification historique en accusant la France de génocide, alors que nous avons été les premiers à le dénoncer. C'était insupportable. Le jour où il est venu à Paris, je me suis débrouillé pour ne pas être là.

Un « grand » homme politique, c'est celui qui sait dire non là où tout le monde attend de lui qu'il dise oui ?

A. J. : Évidemment. J'ai vu récemment un reportage sur l'année 1944 lorsque Eisenhower, avec Roosevelt et Churchill, a voulu passer la France sous administration provisoire américaine. De Gaulle a dit : « *Jamais ! La France, c'est la France, et la France, c'est moi.* » Il y a des moments où l'homme politique, il est là. ●

1. *Je ne mangerai plus de cerises en hiver...* Éd. Plon, 2009.

2. À la suite de l'affaire dite des « emplois fictifs de la mairie de Paris », Alain Juppé est condamné à un an d'inéligibilité.